

U d/of OTTAWA



39003002384161

4  
Z6







177-1A-36

**BIOGRAPHIE**

**DE**

**JACQUOT** **DIT DE** **MIRECOURT**



# BIOGRAPHIE

DE

# JACQUOT dit de MIRECOURT

PAR

## THÉOPHILE . DESCHAMPS



**TROISIÈME ÉDITION**

Revue et augmentée des comptes-rendus des procès  
en police correctionnelle.

---

**PRIX : 50 CENTIMES.**

---

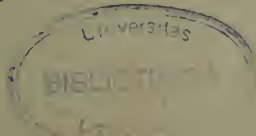
PARIS

CHEZ DENTU, LIBRAIRE

AU PALAIS-ROYAL

---

1857



PQ

2364

.m926

1857

# A UN BIOGRAPHE



A MONSIEUR

**EUGÈNE JACQUOT, DE MIRECOURT (Vosges)**



Que penseriez-vous, monsieur, d'un homme qui, au musée du Louvre, déchirerait et lacérerait tous les tableaux, chefs-d'œuvre des maîtres passés et des maîtres vivants, pour en vendre les cadres? Quand il les mettrait en vente, ne vous éloigneriez-vous pas avec dégoût de l'endroit où il aurait étalé le résultat de son épouvantable

spéculation? Quel nom lui donneriez-vous, à cet homme? Comment qualifieriez-vous sa conduite? Trouveriez-vous pour l'excuser autre chose que la folie?

Eh bien! ne vous en déplaîse, cet homme, c'est vous. Vous faites des vivants ce qu'il ferait des morts, voilà tout. Vous prenez un grand nom, illustre dans les arts, les sciences, les lettres ou la finance; vous le taillez en morceaux, vous le découpez à l'infini et en vendez les débris comme chose entière et complète. C'est là votre petit commerce, n'est-ce pas, monsieur? Mais, direz-vous, les temps sont si durs, et c'est si bon de posséder de l'argent, qu'il faut en gagner beaucoup *quibuscumque viis*.

Je m'étonne qu'on vous fasse l'honneur d'un procès en diffamation. C'est vous donner vraiment une importance que vous n'avez pas. Vous ne méritez que les jugements du tribunal de simple police, et vous ne me paraissez pas possible que des peines encourues par les marchands déshonnêtes qui trompent sur la qualité de la marchandise vendue.

N'est-ce pas d'ailleurs entrer dans vos vues ? Que voulez-vous, sinon du bruit autour de vous, sinon attirer l'attention publique sur votre triste personnalité ? Vous avez atteint votre but ; seulement les rieurs ne sont pas de votre côté. C'est vraiment curieux de voir les grands écrivains bafoués par vous ;

et je ne peux m'empêcher de rire quand je vois le spéculateur littéraire attaquer la spéculation financière dont les œuvres changent et renouvellent le monde; quand je vous vois, vous, Eugène de Mirecourt, prendre à parti M. J. Mirès, dont le génie enrichit les villes où il passe, les royaumes qu'il traverse et l'empire qu'il habite. J'ai peur que votre rage contre lui n'ait pour cause votre oubli dans les répartitions faites à la presse. Vous pourriez bien aussi— passez-moi l'expression — faire l'âne pour avoir du son...

C'est un triste métier que le vôtre, et votre sommeil doit avoir de bien terribles cauchemars. Il me semble impossible qu'à de certaines heures de soli-

tude vous n'ayez pas quelques remords. C'est affreux, n'est-ce pas, quand on a eu la pensée d'être un écrivain illustre, de se trouver seulement un héros de police correctionnelle ; c'est cruel de n'être célèbre qu'à la façon d'Érostrate !

J'avais pitié de votre situation ; mais la pitié serait ici de la faiblesse. L'indignation soulève tous les cœurs honnêtes. Il faut que votre masque, déjà soulevé, tombe tout à fait : le devoir parle plus haut que la pitié.

Vous vous êtes entouré de décombres et de ruines, et, du haut de ces débris, vous chantez à la façon du corbeau, attiré la nuit par l'odeur d'un cadavre : il faut que ruines et débris servent au moins à vous ensevelir ; il

faut que votre nom ne reste dans les fastes de la littérature contemporaine, que comme un triste et lamentable souvenir de honte et de désolation.

THÉOPHILE DESCHAMPS.

## PRÉFACE

DES PREMIÈRES ÉDITIONS.



M. Eugène de Mirecourt a quarante-quatre ans ; c'est dire que son nom a déjà franchi les limbes de l'illustration littéraire. La fatalité plaça autrefois un pamphlet dans le berceau du jeune écrivain ; l'esprit de ce pamphlet s'est aujourd'hui multiplié, dédoublé, fécondé sous forme de nombreux petits in-32.

*Les Contemporains* de M. de Mirecourt, disons-le, n'arrivent pas au but que cet écrivain veut atteindre en face du public; ils ne font qu'assouvir son insatiable curiosité, rien de plus.

Pourquoi donc, avec son verveux talent, avec ses qualités de brillant coloriste, M. de Mirecourt n'a-t-il pas simplement suivi le paisible sentier de l'idéal littéraire? Pourquoi s'est-il retourné tout à coup vers le passé scandaleux de sa renommée maintenant si bien acquise? Pourquoi prend-il de nouveau un chemin de traverse, en dehors de la voie promise aux prédestinés de la littérature? Pourquoi se place-t-il encore sur de périlleuses hauteurs qui, tout en le mettant en

évidence devant la foule, lui font perdre de vue le seul chemin de la vraie gloire littéraire? C'est que M. de Mirecourt est impatient de cette gloire. Malgré ses mérites incontestés, cet écrivain est dévoré du mal qui ronge au cœur les talents incomplets; tout obstacle placé en travers de sa renommée jalouse le passionne, le surexcite et plus tard l'aveugle; alors cet écrivain n'hésite pas à s'en prendre à ce qu'il y a de plus irritable dans le monde, au charlatanisme et à la sottise effrontée qui battent monnaie avec la crédulité publique. Mais que fait-il pour cela? Il rend aux badauds qu'on trompe *fausse monnaie* pour *fausse monnaie*; il quitte ses travaux de bon aloi; il se lance à son tour,

avec une vivacité sans frein, dans une impasse où sa renommée d'écrivain court surtout les plus grands risques.

La première impasse où se soit aventuré M. de Mirecourt s'appelle *la Fabrique de Romans*, — maison *Alexandre Dumas et Compagnie*; la seconde se nomme *les Contemporains*. M. de Mirecourt quitte ainsi la plume du penseur pour jouer avec la marotte du bouffon. Il met, il est vrai, presque tous les rieurs de son côté; mais qui rit après lui? A coup sûr, ce sont les mystifiés de M. de Mirecourt; car ils lui font expier plus tard son rôle de vengeur, et lui marchandent ce rang envié qu'il a quitté dans les lettres pour se faire *colporteur de nouvelles* sur la

voie publique. Voilà le tort individuel que M. de Mirecourt se fait à lui-même en se posant en grand et haut justicier devant la gent lettrée et artistique.

Voyons maintenant le tort le plus sérieux qu'il a fait à la corporation des hommes de lettres et des artistes.

M. de Mirecourt, en permettant à tout le monde de risquer un regard avide, de tendre une oreille indiscrète vers la porte entrebâillée du foyer des illustrations du jour, ne rend service à personne, pas même à son public qu'il amuse. Le spectacle des faiblesses, des misères, des susceptibilités humaines n'est pas, après tout, un spectacle très-attractif. Avec son esprit acerbe ou louangeur, M. de Mirecourt dépouille

ainsi chaque renommée du prestige qui, avant lui, rayonnait autour de sa victime flattée ou honnie.

En dégageant chaque individualisme de sa propre gloire, en ne montrant que l'homme célèbre dans sa nudité plate, vulgaire, prosaïque, M. de Mirecourt croit analyser la gloire : il se trompe, il ne fait que la *décapiter* : car il permet ainsi à la foule d'insulter impunément une société d'élite, de rire des blessures qu'elle se fait elle-même sous les lacerations de sa continuelle envie ; il la fait odieusement jouer avec toutes ses difformités engendrées par ses pénibles labeurs.

Aussi, les lettrés, les artistes, tous les esprits flétris ou fêtés par M. de

Mirecourt en veulent-ils sans examen au rôle de vengeur littéraire qu'il s'est arrogé. Plus il est accueilli par des applaudissements de la foule, plus le monde des hommes célèbres serre le nœud coulant qui essaye d'enlacer son odieuse personnalité. Lorsque le public le regarde seulement comme un aimable bouffon, le monde des lettres, malgré ses protestations aigres-douces, le considère à son tour comme un bourreau plein de sombres initiatives.

M. de Mirecourt n'est, à nos yeux, ni un bouffon, ni un bourreau. Pour détruire cette fausse opinion de part et d'autre, nous entreprenons aujourd'hui cette contre-biographie. Les ouvrages satiriques de cet écrivain sont moins

le résultat de son esprit que de son tempérament; pour le démontrer, nous entrons dans la voie où ce biographe s'est si fatalement engagé.

A notre tour, nous allons sonder les misères, l'orgueil et le talent de M. *Eugène Jacquot*, dit de Mirecourt; nous lui prenons donc son épigraphe, et nous lui disons : *Chapeau bas! Laissez passer les biographes honnêtes.*

---

## EUGÈNE JACQUOT

Eugène de Mirecourt, dans l'intérêt de sa réputation littéraire, a substitué à son nom patronymique de *Jacquot* le nom de sa ville natale. Cette substitution ne trompe plus personne : les petits journaux, organes complaisants de ses grands adversaires, ont déchiré à belles dents la particule sans cesse renaissante de ce parchemin d'emprunt.

Malgré tout, *Jacquot* reste Mire-

*court.* Notre postérité, moins embarrassée que celle d'Homère, n'aura pas à se creuser la tête pour savoir au juste le nom de sa ville natale.

*Jacquot*, dit Mirecourt, s'est incliné de bonne grâce devant cette révélation de son nom ; il n'a point ajouté au ridicule qui lui est échu par droit de naissance celui de se fâcher de cette découverte. D'ailleurs, il suffit de remonter à la date de son premier livre, édité chez Baudry, et intitulé : *Sortie d'un rêve*, pour être forcé d'avouer qu'il avait prévu cette révélation. Sur la première page resplendit en toutes lettres l'appellation destinée à désigner plus particulièrement les individus très-peu

lettrés des deux grandes tribus des *singes* et des *perroquets*.

De plus, M. de Mircourt a expliqué dans une nouvelle intitulée : *Les inconvénients d'un vilain nom*, la nécessité de ne point braver un ridicule sans remède. En prévenant les rires que ses adversaires ne demandaient pas mieux que de faire éclater autour de lui, il s'est montré fort habile, et a transformé le feu mortel dirigé contre sa personnalité en un brillant feu d'artifice tiré en son honneur.

Le nom véritable et bizarre de Jacquot fait aujourd'hui autant de bruit dans le monde que le nom d'emprunt, si ronflant, de Mirecourt ; et on le sent fort bien, par goût, par

tempérament, par état, cet écrivain ne déteste pas le bruit qui escorte la renommée.

Jacquot, dans le domaine de la publicité, a donc fait la courte échelle à Mirecourt; Mirecourt, à la première étape de sa gloire, a tiré non moins poliment son chapeau à Jacquot, qui lui valut une bonne partie de sa célébrité. — Ils sont quittes.

Nous avons dit ailleurs qu'Eugène Jacquot avait quarante ans; nous le répétons, pour qu'on ne l'oublie pas, et nous constatons qu'il est né à Mirecourt, patrie des orgues de Barbarie, en 1815, année des Cosaques.

Son grand-père maternel, connu dans tout le pays sous le nom de

*Petit-Jean*, avait été vétérinaire de cheveu-légers sous Louis XV. Il exerçait encore sa profession dans cette petite ville des Vosges à l'époque où naquit notre héros. C'était un courageux patriote, que les dangers de l'invasion trouvèrent au premier rang.

Il tint l'enfant sur les fonts baptismaux de la paroisse au milieu de la fusillade ennemie.

C'était de bon augure.

Sa fille, la mère d'Eugène, avait épousé *Jacquot Baron*, fils du maître de l'hôtel des Postes; il prétendait descendre de *Jacquot, baron d'Harcourt*, qui, dans les guerres des Rustauds d'Alsace, s'était égale-

ment distingué sous le duc Antoine de Lorraine.

Notre héros peut donc avoir quelques prétentions à la noblesse ; cependant la particule de sa ville natale est, avant tout, un tribut de reconnaissance qu'il paye à la patrie.

Eugène Jacquot n'envie qu'une noblesse : il cherche à la justifier dans son brevet d'homme de lettres, et sa plume est tout aussi acérée que la forte lame de son grand-père. Comme on le voit par ses *Contemporains*, cette plume ne craint pas de s'attaquer aux *traitants de lettres* qui s'opposent aux succès et à la gloire de ses vaillantises.

Le sang de *Petit-Jean* coule dans les veines de Jacquot.

Mais, hélas ! étrange caprice de la destinée ! Jacquot était voué par sa mère à l'état ecclésiastique. Rien pourtant ne faisait présager alors qu'il deviendrait un modèle de vertu chrétienne ; lui-même se rendait justice à cet égard ; mais, cédant aux prières, aux larmes de l'excellente femme, il se résigna à ne voir dans la perspective de sa vie que les murs désespérants d'un séminaire, d'un couvent ou d'une église.

Il embrassa donc l'état ecclésiastique : c'était au moment de la transition de l'enfance à la jeunesse.

Il lutte d'abord contre ses instincts

avec un courage digne des premiers Pères de la Foi; mais il lutte moins pour être un bon chrétien que pour se persuader qu'il l'est.

Vaincu enfin, et se sentant impuissant à continuer cette existence, il prend une résolution suprême. Pour se punir de ses rêves profanes, si indignes d'un futur ministre de Dieu, il se décide à partir pour la Trappe.

C'était en 1833. Afin d'éviter des explications verbales qu'il n'a pas la force de provoquer, il écrit une lettre d'adieu à sa mère. Sans passeport, sans argent, il prend la voiture de Bar-le-Duc et se dirige vers la capitale.

Mais, dans la diligence, les désirs

de Jacquot se réveillent avec impétuosité ; la femme qui produit sur notre héros cette soudaine commotion est M<sup>me</sup> C..., jolie brune aux yeux noirs, riant en secret du trouble du jeune séminariste.

La conversation s'engage : on parvient à faire raconter à Jacquot son histoire ; les rires, les joyeux propos ne manquent pas d'ébranler son étrange résolution. Au moment où il avoue qu'il est décidé à aller finir ses jours à la Trappe, un des voyageurs lui dit : — « Mon enfant, il faut d'abord apprendre la vie avant de se décider à gagner le ciel. »

La personne qui venait de l'interpeller était le mari de M<sup>me</sup> C..., pein-

tre célèbre, revenant d'Allemagne avec sa charmante épouse.

La conversation est interrompue, entre Nancy et Bar-le-Duc, par un brigadier de gendarmerie qui fait arrêter la diligence. Ce représentant de la loi demande l'exhibition des passeports. M. C..., au trouble de Jacquot, devine sa fausse position. En homme de tact, il déclare au baudrier jaune que ce jeune homme est le précepteur de ses enfants.

Cette déclaration sauve notre séminariste d'un retour fort désagréable dans sa famille.

Le service que lui rend cet éminent artiste le force à être reconnaissant. Jacquot est encore trop pur

dans ses affections, trop généreux dans ses sentiments pour croire que la gratitude envers le mari d'une jolie femme est la *première étape du sentier glissant de l'adultère*.

Dans la capitale des arts, ses goûts littéraires se développent. Il entrevoit le brumeux horizon de sa gloire : il laisse éclore aussitôt ses premières élucubrations.

Mais aussi inexpérimenté en matière de littérature qu'en matière de sentiment, il s'image que la boîte d'une feuille publique est la boîte aux lettres de la postérité ; il envoie à dix journaux dix œuvres différentes. Elles n'en sortent que pour flamber à leurs foyers.

Nous ne savons s'il existe toujours dans ce bas monde des inconnus assez abandonnés des hommes de lettres et de la presse pour se laisser prendre à l'hameçon des manuscrits envoyés *franco* aux journaux.

En 1833, ces inconnus pullulaient; les manuscrits non rendus et *brûlés* étaient alors si nombreux, qu'ils augmentaient considérablement et sans frais le combustible des bureaux de messieurs les journalistes.

Jacquot usa à cet exercice littéraire toutes ses ressources. Découragé, sinon désabusé, il part pour Cherbourg, où l'attend une place de précepteur. Son hôte, M. L...., puissant armateur, lui présente sa

nièce, M<sup>lle</sup> Colombe, jeune, riche et belle.

Jacquot en devient éperdument amoureux.

M. L.... dépiste l'intrigue de son précepteur : mais, en homme adroit, il comprend que devant deux cœurs passionnés, il faut s'entourer de précautions machiavéliques. A l'offre de Jacquot d'épouser la jolie Colombe, il oppose qu'il ira d'abord passer trois ans à Paris pour y faire son droit, et que, s'il est heureux dans ses examens, il obtiendra la main de celle qu'il aime.

Notre armateur était un fin diplomate ; il connaissait à fond le cœur des femmes. Ce n'était ni un bour-

geois vulgaire, ni un marin sans boussole. Il avait doublé le cap des passions éternelles et savait fort bien qu'elles n'existent qu'au pays des chimères !

La littérature avait inscrit alors cette épigraphe à la tête du roman de toutes les femmes : *une chaumière et son cœur* ! M. L.... parvint à convertir sa jeune nièce à son prosaïsme.

L'année suivante, la charmante enfant, oublieuse de ses serments, donnait sa main, son cœur et sa fortune à un époux assez riche, selon M. L..., pour faire son bonheur.

Que d'autres essayent de peindre le désespoir de Jacquot. Constatons

seulement que, dès ce jour, amour et argent lui manquent à la fois. Il cherche des consolations dans l'étude, il essaye encore de la vie littéraire. Plus heureux cette fois dans son second stage de lettré, il voit ses articles acceptés, mais.... non payés.

Il se fût miré longtemps dans le cristal de sa prose juvénile; longtemps il eût respiré avec amour le parfum des fleurs fraîches écloses de sa rhétorique, si, par malheur, la profondeur béante de sa bourse ne l'eût arraché à cette décevante volupté.

C'est en 1838. Jacquot a vingt-trois ans; il pense qu'il est temps de

conquérir une position. Pour cela il quitte Paris, se retire à Chartres, se marie et achète un pensionnat.

Il reçoit de sa famille une somme de 3,333 écus 33 centimes, avec laquelle il paye l'établissement.

Mais, peu soucieux d'inculquer à ses marmots les règles de la grammaire, les principes élémentaires de toutes les sciences humaines, il fait venir des professeurs de Paris, s'enferme dans sa bibliothèque, et dévore tous les romans de l'époque.

Victor Hugo devient son Mécène, son oracle, son fétiche, son dieu.

De Chartres, il assiste au tournoi littéraire provoqué par les romantiques et les classiques, qui va se ter-

miner par le prosaïque avènement du roman-feuilleton !

Alors vous le voyez placer le buste de Victor Hugo dans sa classe de rhétorique ; vous l'entendez faire crier hurrah à ses élèves sur tous les poètes cacochymes de l'école Vennet.

Il ne veut plus que ses professeurs apprennent à bégayer à ses gamins les froids et comparses alexandrins des Collardeau et des Raynouard ; à tous il ordonne de prêter serment à l'adoration perpétuelle de la *Fantaisie*, à l'aurore de la nouvelle littérature !

Il était tout juste temps : la déesse méconnue se levait enfin. Élèves ,

professeurs, chiens de cours, marmitons, tous jurèrent, à l'envi, ce qui passa par la tête du jeune instituteur *hugolâtre*.

Malheureusement, les parents n'étaient pas mûrs pour cette révolution radicale.

Le *saure-qui-peut* devint général.

Ce fut à qui sauverait l'espoir de sa race des griffes de cet affreux *Méphistophélès* romantique.

Jacquot vend son institution, retourne à Paris, et pour la troisième fois s'en va mendier les faveurs de la muse nouvelle.

A cette époque il fait paraître *Sortie d'un rêve*, œuvre folle, élucubration dé cousue, bien digne pendant

de sa jeunesse ! Puis, il change de nom ; il a parfaitement compris que jamais le Pégase ailé de la place Royale ne consentira à prendre en croupe un *singe* ou un *perroquet*.

Cependant son livre ne se vend pas !... Il essaye encore de recourir à la munificence de sa famille. Sa respectable mère lui écrit une lettre mouillée de ses larmes, contenant une malédiction en bonne forme, mais veuve de *banck-notes*. Une pareille épître, on le pense, n'allégea pas sa position.

Tourmenté par l'insatiable ambition de produire, avide d'une renommée non satisfaite, il retourne à Nancy. En collaboration avec un

nommé Leloup, ami de Martinet du *Siècle*, il y fonde un journal. La nouvelle feuille se nomme *la Lorraine*.

*Leloup* associé à *Jacquot*!...

Certes, voilà deux noms bien faits pour s'entendre, mais peu propres à caresser les instincts littéraires des anciens sujets du roi *Stanislas*. Leloup imite la prudence de son ami Jacquot. Cependant, moins prétentieux, il se contente de transformer son nom de quadrupède carnassier en celui d'insecte parasite. Au lieu de *Leloup*, il s'appellera désormais *Lepoul*. *La Lorraine*, sous les auspices de ces deux pilotes, vogue à pleine voile vers le succès.

Leloup profite de la réputation

qu'obtient son journal pour se marier.

Jacquot, fidèle à son humeur vagabonde, abandonne son collaborateur à sa bonne fortune conjugale ; il retourne à Paris, pour la quatrième fois, essayer de cette vie littéraire qu'il n'a cessé de rêver. Leloup apprend le départ de son collaborateur trop tard pour qu'il lui soit possible de le retenir. Sans rancune, il s'en console et reproduit les premiers romans-feuilletons de son fugitif.

*André le Montagnard*, dans le *Globe* ; *Mon oncle le Chanoine*, dans le *Commerce* ; le *Sire de Molènes* dans la *Patrie*, placent Mirecourt à l'avant-garde de l'état-major littéraire

des journaux. Désormais son rêve est réalisé; il peut aller s'asseoir à toutes les tables vertes des bureaux de rédaction. Sous sa nouvelle transfiguration, il n'est plus le premier venu dans la plèbe des gens de lettres. Devant son nom s'ouvrent tous les cabinets des rédacteurs en chef. Jacquot s'est noyé dans le Rubicon olympien; Mirecourt paraît à l'autre rive sous les personnalités romancières d'*André le Montagnard*, de *Mon oncle le Chanoine*, etc., etc.

Nous dirons bientôt quel fut l'auteur de cette transformation soudaine; nous révélerons au public la *Providence* faite homme et éditeur

qui préconisa le talent de Jacquot-Mirecourt.

Pourtant notre héros, qui cherchait à envahir d'un seul bond une place importante dans la presse, gênait déjà les allures des aristarques du roman-feuilleton. Sa réputation était-elle déjà à la hauteur de ses œuvres? — Franchement, nous ne le pensons pas.

On sent, dans ses premières publications, qu'il sacrifie tout à l'engouement de l'époque; la spéculation est son guide. Mais sa plume rétive ne peut suivre d'une haleine les mailles infinies de son réseau dramatique; bien souvent elle s'y perd, elle s'y attache, elle s'y brise;

alors, adieu l'intérêt du roman ! il s'échappe de son plan sans horizon !

Mirecourt se rattrape cependant sur la corde roide de la littérature bourgeoise ; mais il lui faut pour cela retourner à son esprit mordant, à sa verve coquette , à ses manières et à sa grâce félines.

En satisfaisant l'appétit du gros public, gagnait-il de l'argent ? — Était-il devenu riche à ce métier de cuisinier de lettres ? — C'est ce que nous allons essayer de voir en jetant un regard poli dans sa vie privée d'écrivain.

A cette époque, il avait laissé s'envoler les naïves et saintes croyances qu'il avait rapportées du foyer ma-

ternel. La vie de bohême, déteignant sur elles, les effaçait une à une.

Le Mécène occulte, le dispensateur discret de sa renommée, le placeur mystérieux de ses œuvres, Gabriel Roux (1) enfin, récoltait seul

(1) Puisque le nom de ce libraire se rencontre aujourd'hui sous notre plume, nous devons démentir les insinuations malveillantes lancées à notre adresse par M. Jacquot dit *Mirecourt*, page 61 de la brochure-Desnoyers.

Avant de renvoyer au biographe la pierre qu'il nous a jetée si inconsidérément, indiquons de quelle façon il a dirigé contre nous les lanières de sa fronde :

« On prétend, — écrit le consciencieux biographe, — que M. Gabriel Roux a exploité nos débuts. C'est absolument faux. Les auteurs de la brochure se sont trompés de nom. M. Gabriel Roux ne ressemble sous aucun

la fine fleur de son froment, le plus

» rapport à certain éditeur-Shylock, dont nous  
» aurons à dévoiler, un jour, les honteuses  
» manœuvres. M. Gabriel Roux a constam-  
» ment encouragé les jeunes écrivains, même  
» au détriment de sa bourse, et pour notre  
» compte, nous affirmons qu'il nous a com-  
» mandé et *payé d'avance* plus de quinze  
» volumes, à une époque où nous n'avions  
» aucune espèce de notoriété, et où ses finan-  
» ces pouvaient être parfaitement compro-  
» mises. Il s'est conduit avec nous moins en  
» éditeur qu'en ami, et nous sommes heureux  
» de lui rendre ce témoignage. »

Nous savions bien que M. Jacquot dit Mirecourt ne manquait pas d'audace; mais nous doutions encore qu'il pût la pousser jusqu'à la témérité la plus folle, la plus excentrique, la plus bouffonne!

Si nous connaissons aujourd'hui les démêlés de M. Roux, à propos des débuts littéraires de Jacquot, par qui les connaissons-nous? par M. Jacquot en personne; car il nous serait

pur bénéfice de son regain littéraire.

facile de prouver que, devant deux témoins, M. Mirecourt nous a fourni les notes nécessaires pour *écrire* (textuel) M. Gabriel Roux.

Jacquot prétend que nous nous sommes trompés de nom ! c'est impossible, puisque c'est sous sa *propre dictée* que nous avons écrit à différentes reprises le nom de M. Roux. Qu'il plaise aujourd'hui à M. Jacquot de réhabiliter son éditeur, rien de mieux, rien de plus juste, puisque M. Roux vient de *renouer ses relations littéraires et commerciales* avec M. Mirecourt.

Maintenant, pourquoi M. Mirecourt est-il si en colère contre nous ? Pourquoi traite-t-il notre contre-biographie de brochure infime, dont il ne veut pas même indiquer le titre après en avoir fourni toutes les notes ? c'est que cette brochure, n'en déplaise à M. Jacquot, touchant à sa troisième édition, n'a pas été la louange de sa vie, comme il l'espérait ; mais bien la vérité écrite sur sa vie, d'après les documents qu'il nous a lui-même communiqués.

Mirecourt, pour *être* et *paraître*, avait besoin de recourir à des emprunts ruineux, tout à fait en désaccord avec ses principes de morale, de religion, et même d'*honneur*, dans le sens bourgeois que les esprits vulgaires attachent à ce mot.

Il habitait alors rue des Martyrs, n° 15. La sonnette tintait du matin au soir sous les mains impatientes et fiévreuses des nombreux créanciers qui assiégeaient sa porte. Gabriel Roux n'a pas l'âme tendre à l'endroit des avances de manuscrit : ce *faiseur* d'hommes de lettres déposerait vingt fois son bilan plutôt que de prêter *vingt francs* à son auteur, plutôt que d'avouer ainsi

qu'il s'enrichit de sa pauvreté !

D'un autre côté, Mirecourt n'a plus l'espoir de recourir à la prodigalité maternelle. Une malédiction, nettement formulée, lui a coupé ce dernier retranchement. Sa position devient de plus en plus critique : à mesure que le diable descend dans sa bourse, l'insolence de ses créanciers s'élève à un diapason plus alarmant.

Notre homme n'est point patient : la longanimité est son moindre défaut. Il prend donc une résolution extrême en face de l'impolitesse croissante de ses fournisseurs. Lorsque la *conduite* à la *don Juan* ne paraît pas du goût des nombreux

petits-fils de *M. Dimanche*, Mirecourt fait passer les plus impertinents dans un salon où se trouve un tir au pistolet. C'est là que notre chevaleresque écrivain vient de temps à autre se délasser de ses travaux et se *faire la main*.

Les créanciers arrivés dans le salon, et ne voyant s'ouvrir aucun coffre-fort, criaient, tempêtaient de plus belle. Alors Mirecourt, avec un sang-froid plein d'ironie, prenait un pistolet, se plaçait en face des créanciers les plus insolemment coiffés de leur chapeau. — « Monsieur... Monsieur, balbutiaient ses fournisseurs tremblants, voulez-vous donc nous assassiner? Est-ce

ainsi qu'on paye ses dettes? — Dieu m'en préserve! reprenait Mirecourt en dirigeant son coup de pistolet vers la plaque de la cible; je veux vous prouver seulement que je sais mettre à la raison les insolents et les malotrus. »

Alors, comme par enchantement, les plus farouches créanciers se découvraient devant la balle enchantée qui était venue se loger dans le point noir; et Mirecourt, en homme bien appris, les reconduisait avec tous les honneurs dus à des fournisseurs *honnêtes et modérés*.

Il appelait cette satisfaction *politesse à la cible*!

Mais déjà on cherchait à le débus-

quer de la position qu'il s'était faite, ou plutôt que Gabriel Roux lui avait faite au rez-de-chaussée des journaux.

Les satellites de la sublime lumière Alexandre Dumas grossissaient de partout le foyer incandescent de ce grand météore du Feuilleton.

Mirecourt, après avoir été reçu un peu partout, se voit partout aussi repoussé en présence des grandes entrées qu'on n'accorde plus qu'à Alexandre Dumas. Chaque rédacteur en chef lui répond, comme le *chat botté* du marquis de Carabas : « Tout ce vaste domaine appartient désormais au marquis de... La Pailleterie !

En effet, ce dernier publie, dans *le Globe*, les *Médicis*; dans *le Commerce*, la *Fille du Régent*; dans *la Patrie*, la *Guerre des Femmes*; et on jette à la face de Jacquot que, s'il veut encore faire imprimer, il doit sacrifier au nouveau Saturne de la littérature.

Paul Meurice, Maquet, Couailliac, ne sont-ils pas dévorés chaque matin par l'*Ogre* du feuilleton? Mirecourt ne se sent pas d'humeur à satisfaire le vorace appétit d'Alexandre Dumas. La fureur s'empare de lui en apprenant que les journaux ne veulent plus recevoir, et surtout payer, ses nouveaux romans; il se rend à la Société des gens de lettres un jour de

séance; et, si le souvenir ne nous trompe pas, voici les paroles qu'il adresse aux membres du comité :

— « *Devant M. A. Dumas seul, je salue, et je m'en vais; mais devant M. Maquet signé A. Dumas, je me courre et je reste.* »

Cet épisode remonte à 1844.

Maquet, cela va sans dire, prend le parti de son collaborateur. Quelque temps avant l'assemblée générale, A. Dumas est averti que Mirecourt y doit faire une motion. Les membres de la Société qui ne sont pas du comité l'encouragent dans sa résolution. Un seul le retient, et, plus sage, lui prêche la modération et la peur. C'est Marc Fournier, aujour-

d'hui directeur de la Porte-Saint-Martin.

Mirecourt persiste néanmoins dans son idée. Le jour de l'assemblée générale arrive, et au moment où il va monter à la tribune pour faire sa terrible motion, tous les membres se lèvent comme un seul homme, et, d'une voix formidable qui semble partir d'un gosier de Titan, ils crient à Jacquot : *Taisez-vous !*

Notre héros, si exagéré, si excentrique dans ses sentiments, atteint bientôt au paroxysme de la colère. Abandonné de ceux-là mêmes qui l'ont le plus encouragé dans sa folle entreprise, il crie, et bien fort, que c'est une infamie, une lâcheté !

Son ami Marc Fournier parvient enfin à l'emmener. Rentré chez lui, toujours en proie à son agitation fiévreuse, le calme même du foyer domestique est impuissant à le rappeler à la modération.

Jusque-là, il n'a obéi qu'à l'impérieuse nécessité. Lésé dans ses intérêts d'homme de lettres, il sent maintenant combien est légitime son indignation contre les accaparements d'Alexandre Dumas. Ses confrères l'ont lâchement abandonné dans sa croisade littéraire. Eh bien, il se passera d'eux. Il croit avoir le droit de venger des ilotes, des esclaves qui n'osent rien tenter pour leur délivrance, qui n'osent même pas pro-

tester contre leur asservissement !

Mais ce droit, l'a-t-il réellement ?

Le scandale qu'il s'obstine à provoquer n'est pour lui qu'un moyen de faire du bruit, qu'un prétexte pour forcer le public à ne pas oublier son nom. Alors germe dans son cerveau la première idée de sa fameuse brochure : *Fabrique de romans, maison Alexandre Dumas et Cie*. Sans argent, il trouve le moyen de se procurer un billet de 500 fr. Il court chez un imprimeur aventureux, et, sans autre préambule : « Voulez-vous ou ne voulez-vous pas imprimer ? lui demande-t-il. — Je veux, lui répond ce Fernand Cortès de la typographie. Il y a bien

un procès au bout de tout cela, mais n'importe; c'est un succès : j'imprime. »

L'esprit plus tranquille, ayant payé les frais de sa brochure, Mirecourt rentre chez lui. Pendant quatre jours il se lève à trois heures du matin, et travaille jusqu'à midi. A midi, il va aux renseignements jusqu'à quatre heures, puis il rentre chez lui pour travailler jusqu'à une heure très-avancée de la nuit.

Son pamphlet est fini. Mais ici surgit une autre difficulté : personne ne veut se charger de le vendre ; chacun a peur. Mirecourt prend alors trois cents exemplaires, les met sous bande, et les adresse lui-

même à toute la population littéraire et artistique de Paris.

Le coup frappe juste.

Le soir, aux foyers des théâtres, il n'est question que de cette brochure. On se bat pour l'avoir. Un exemplaire parvient aux bureaux du *National*, dont M. Armand Marrast est le rédacteur en chef. Duclerc, depuis ministre, Duras et Mallefille, qui y collaborent, se trouvent en ce moment dans les bureaux. Le pamphlet est parcouru par tous avec une extrême curiosité. Le cénacle littéraire de la presse libérale s'écrie d'une voix unanime : « Enfin, voilà la vérité ! »

On parle déjà d'en prendre des

extraits, d'en reproduire les passages les plus saillants dans *le National*. Malheureusement, arrivés à la 39<sup>e</sup> page, ils lisent ces lignes virulentes :

« Enfin, c'est votre tour, MM. Mal-  
» lefille, Paul Meurice, Hippolyte Au-  
» gier, Auguste Maquet, Fiorentino,  
» Couailhac, vous, les principaux  
» fabricants, vous, les premiers de  
» cette manufacture, vous, qui ne  
» rougissez pas de vous faire les  
» complices de ce brocanteur de  
» phrases, et de lui vendre votre es-  
» prit et votre âme ! etc., etc. »

Le nom de Mallefille y figure, comme on le voit, en toutes lettres.

A un enthousiasme universel suc-

cède dans le cénacle du *National* une stupéfaction unanime.

On dépêche immédiatement chez Mirecourt Duclerc et Duras. Ils expliquent le but de leur visite, et terminent en priant l'auteur de la brochure d'effacer le nom de Mallefille. « Messieurs, demande Mirecourt, M. Mallefille est-il l'auteur de *Georges*?—Oui, répondent-ils; mais nous ne pouvons placer la question sur ce terrain.—Eh bien, réplique Mirecourt, c'est juste le terrain sur lequel je l'ai placée. Si j'accédais aujourd'hui à votre réclamation, il n'y aurait plus de raison pour que chacune des personnes désignées dans ma brochure ne vînt me de-

mander la même rectification. A mon grand regret, messieurs, je suis obligé de vous répondre que la chose est impossible. »

La discussion se trouvant close de ce côté, ces messieurs demandent, au nom de Mallefille, une réparation par les armes. Mirecourt désigne pour ses témoins MM. Balathier et Eugène Noyon, l'un journaliste, l'autre vaudevilliste. Duclerc et Duras deviennent naturellement les seconds de Mallefille.

Le soir même, les témoins se réunissent au divan de l'Opéra, règlent les armes, l'heure et les conditions du combat. Rendez-vous est pris au bois de Saint-Maur.

Ils sont fort surpris de l'attention que prêtent certains individus à leur entretien ; ce n'est pas sans une certaine crainte qu'ils voient ces personnages les accompagner en sortant du café, et ne les quitter qu'à leur domicile.

Mirecourt ne connaît que le pistolet ; Mallefille, au contraire, est de première force à l'épée. Comme offensé, il demande cette dernière arme. Mirecourt compte sur une blessure, et, pour écarter les caractères dangereux qu'elle peut offrir si elle est faite au moment de la digestion, il va sur le terrain à jeun. Outre ses témoins, il est accompagné

de Gabriel Roux, son éditeur, et de Molé-Gentilhomme.

On est en plein hiver ; le bois de Vincennes est couvert de neige. Les combattants se mettent en garde. A peine ont-ils croisé le fer, qu'une vingtaine d'individus débusquant de tous côtés entourent les champions et les séparent.

Duclerc se tourne avec beaucoup d'énergie et de sang-froid vers celui qui paraît être le chef de la bande : « Qui êtes-vous ? » lui demande-t-il. Il ne reçoit que cette réponse : « J'ai ordre de vous empêcher de vous battre. — Mais enfin, qui êtes-vous ? » reprend Duclerc. — Vassal, commissaire de police. — Eh bien, mon-

sieur le commissaire, je demande que vous mettiez votre écharpe. »

Celui-ci exhibe, en effet, les insignes de sa dignité ; duellistes et témoins sont conduits à la Préfecture de police.

Soit que la fumée de leurs cigares exerce son influence sur les prisonniers, soit que l'estomac de Jacquot se trouve à bout d'émotions, ce qu'il y a de certain, c'est que notre héros finit par s'évanouir.

A six heures du soir, un chef de bureau les fait appeler, et leur dit : « Messieurs, nous avons les yeux sur vous : la brochure de M. de Mirecourt a mis en éveil la Préfecture de police ; ne vous battez donc pas, car

partout où vous irez, nous vous retrouverons.»

Devant cette difficulté, on propose un voyage en Belgique. Les besoins du journal retenant Duclerc et Duras à Paris, cet arrangement n'est pas accepté. Les témoins de Mirecourt déclarent qu'il ne rétractera rien, mais qu'il consent à effacer, sur un des exemplaires, à la page 39, le nom de Mallefille, à parapher la page, et à lui envoyer l'exemplaire.

Le soir même, Mallefille rend visite à Mirecourt, et les deux rivaux deviennent les meilleurs amis du monde.

Passons maintenant à un autre duel !

Pendant les événements que nous venons de raconter, Alexandre Dumas organise son procès. La loi sur la diffamation fait condamner Jacquot à quinze jours de prison, sans amende et sans saisie de la brochure.

Très-certainement, la remise de la peine lui sera faite, s'il le veut, sur une simple demande ; mais, trouvant dans son abstention le moyen de recommencer la lutte et d'augmenter le scandale à son profit, il se constitue prisonnier.

C'est alors qu'il insère dans le journal *la Silhouette* les articles intitulés : *Mes Prisons*.

Dès leur apparition, un jeune homme arrive au bureau du journal.

Armé d'une cravache, il fait voler sur les tables, journaux et manuscrits; il demande, en jurant, l'adresse de Mirecourt. Cet *enfant terrible*, c'est M. Alexandre Dumas fils.

Les rédacteurs de *la Silhouette*, tout en priant le nouveau venu d'être poli, s'empressent de lui remettre la carte de l'auteur de *Mes Prisons*.

Le lendemain de cette incartade de M. Alexandre Dumas fils, deux hommes de haute stature, la moustache en croc, aux allures soldatesques, se présentent chez Mirecourt.

— Qui ai-je l'honneur de recevoir? leur demande-t-il.

Sans répondre, les inconnus lui posent cette question : « Monsieur,

êtes-vous l'auteur des articles publiés par *la Silhouette*? » — Il n'a garde de le nier.

« Eh bien, monsieur, nous venons vous demander raison de la part de M. Alexandre Dumas.—Je suis à ses ordres, ajoute Jacquot.—Mais nous devons vous prévenir que c'est de la *part du fils et non du père*. — Oh ! alors, c'est bien différent ! »

Jacquot sonne, et dit à sa domestique : « Amenez-moi mon fils. »

La bonne reparait avec un petit garçon, de quatre ou cinq ans, tout barbouillé de confitures.

Mirecourt regarde ses visiteurs très-sérieusement et leur dit : « Messieurs, je suis convaincu que mon

« fils tient autant à mon honneur que le fils de M. Alexandre Dumas à celui de son père. Comme il est indispensable que les rôles soient les mêmes, c'est à lui que vous devez demander raison. »

Les futurs témoins, qui s'étaient déjà assis, se lèvent en s'écriant que c'est une mauvaise plaisanterie.

« Oui, c'en est une, leur dit-il en se levant à son tour, mais elle n'est faite que pour vous montrer le côté ridicule de votre démarche. M. Alexandre Dumas père est très-valide, c'est lui que j'ai attaqué, qu'il me demande raison ! je n'ai rien à faire avec son fils. Que dirait-on si j'avais le malheur de le tuer ou de le

blessé? On dirait, n'est-ce pas, que le diffamateur a assassiné le fils du diffamé. Voici ce que je vous propose: si M. Alexandre Dumas autorise son fils à se battre à sa place, je me bats demain, et je suis à vos ordres. »

Les témoins, quoique visiblement contrariés, approuvent, s'en vont et ne reviennent plus!

A la suite de ces scandales, Mirecourt escompte avec usure le bruit qui en résulte pour sa popularité; Gabriel Roux est assez satisfait de son auteur favori; il réalise de sérieux bénéfices sur le retentissement de sa réputation nouvelle; il fait suer son intelligence dans un labeur de tous les instants.

Mirecourt produit d'une haleine : *la Famille d'Artenay*, *le Lieutenant de la Minerve*, et *Madame de Tencin*; il fait cette dernière œuvre en collaboration avec Marc Fournier, et tire de ce roman un drame en cinq actes, qui est joué avec succès à la Comédie-Française.

Mais les grands journaux restent fidèles à la rancune qu'Alexandre Dumas nourrit contre Mirecourt ; *l'Estafette*, au grand déplaisir de Gabriel Roux, est à peu près le seul organe de son romancier.

Dans ses dernières œuvres, nous retrouvons la même absence d'intérêt et les mêmes qualités d'esprit.

Il pêche toujours du côté de l'in-

vention; il a du *brio* dans la phrase, de l'imprévu dans le mot; c'est un écrivain coquet, au style hardi et chatoyant; ce n'est pas un charpentier habile; il ne fait jouer que difficilement les tiroirs d'un œuvre à compartiments, largement préconçue.

Ce manque de contexture dans ses écrits lui a nui davantage que son premier pamphlet contre A. Dumas.

Un mot encore sur l'éditeur de Mirecourt.

Gabriel Roux n'est pas seulement le conducteur de l'ardente locomotive des écrivains de deuxième classe, il en est encore le chauffeur; au besoin, il fournit jusqu'au combustible de la machine. Devinant alors que

les engrenages de sa locomotive vont s'enrayer sur le terrain où il l'a lui-même engagée, il change tout à coup d'itinéraire; il conseille à Mirecourt d'écrire les mémoires, des pamphlets rétrospectifs, de devenir le chroniqueur des époques galantes de notre histoire.

C'était, on le voit, prendre l'écrivain par le côté le plus vrai, le plus poétique de son talent; mais Gabriel Roux ne voit, lui, dans cette commande que des romans égrillards, des plats de sa façon, assaisonnés au gros sel, et qui doivent, avant tout, plaire à des palais déjà gâtés par sa littérature *Clémence Robert*.

Mirecourt tourne les difficultés

que chasse devant lui l'esprit vulgaire de son éditeur damné; il écrit huit volumes sous le titre : *Les Confessions de Marion Delorme*.

L'éditeur attendait un roman d'alcôve : son auteur, en huit mois, lui fournit une critique décente du XIII<sup>e</sup> siècle. Pour arriver à faire un volume par mois, il a travaillé sans relâche. Levé à quatre heures du matin, il suspend son travail à midi, court aux bibliothèques, et rentre chez lui pour travailler encore, jusqu'au jour où il tombe malade de fatigue et d'épuisement.

Sur ces entrefaites, arrive la révolution de Février; elle porte un coup terrible à la littérature; la politique

chasse bien loin devant elle le feuilleton; Mirecourt et son libraire sont sur les dents ! Le temps n'est plus aux mémoires; la pauvre *Marion Delorme* a été enfantée trop tard.

Gabriel Roux, en soupirant, met en portefeuille la courtisane célèbre. Cependant, pour que son auteur ne *perde pas la main*, il lui commande un sujet de circonstance : *Mazaniello*.

Ce roman en deux volumes ne manque pas d'une certaine homogénéité avec la prose à la Marat des divers organes de la naissante République.

Mais Gabriel Roux n'est pas homme à laisser gémir longtemps dans

ses cartons un roman fini et surtout payé : *Marion Delorme*, qui, de son vivant, a été si prodigue de ses faveurs, peut bien après sa mort être infidèle à ses biographes.

L'infatigable éditeur va trouver Mirecourt et lui dit : « Cher, je ne puis placer *notre Marion*; il ne faudrait pas livrer imprudemment votre nom à vos ennemis; ils le connaîtront bien assez tôt! »

L'adroit spéculateur, soit dit en passant, obtenait tout avec ce mot d'*ennemi*, mot gros de réticences perfides, car, pour lui et Mirecourt, il signifiait A. Dumas et sa nombreuse cohorte. Notre écrivain con-

sent donc à ne pas se nommer d'abord.

Gabriel Roux va trouver Anténor Joly et lui présente le manuscrit. Il le lit, et le trouve charmant, mais il ajoute qu'il faudrait une préface de Méry. L'improvisateur marseillais consent à la faire, et Mirecourt à la laisser figurer en tête de son œuvre. Le journal *l'Ordre*, dirigé par Chambolle, accepte le livre. On le publie après en avoir arrangé le titre de manière à laisser croire que l'ouvrage est de Méry.

La publication par feuilletons touche presque à sa fin. Mirecourt voit avec peine qu'on néglige de mettre son nom, malgré la réserve expresse

qu'il a faite de signer. La chose lui semble l este. Il va se plaindre aux bureaux de *l'Ordre*; on le paye en belles promesses. Néanmoins, la publication n'en poursuit pas moins son cours. On arrive   la fin du dernier volume. Jacquot, avec sa véhémence habituelle, s'empare du manuscrit et refuse de livrer la suite. On se décide alors   lui donner satisfaction, et désormais chaque feuillet porte sa signature.

Nous ne pouvons laisser passer sous silence l'initiative que prit le troubadour phoc en dans cette affaire. Mirecourt était all  le trouver, et lui avait exposé ses exigences :—  
« Mais, certainement, vous devez si-

gner, vous signerez ! s'écria Méry. J'ai lu le livre, c'est un beau tableau. Je veux bien lui servir de clou, mais à la condition qu'il portera votre signature. »

Méry nous mène directement à *l'Histoire des Contemporains*.

On avait commandé à Mirecourt une biographie qui devait figurer en tête des œuvres de l'illustre poète. Il s'empresse de la faire, et de la porter à Gabriel Roux.

— « Comme j'ai passé quinze jours à la rédiger, lui dit-il, c'est 500 fr. que vous me devez. » — L'éditeur se récrie, il trouve les conditions trop onéreuses.

— « Nous faisons assez d'affaires

ensemble, lui répondit-il, pour que ce travail me soit donné par-dessus nos marchés ; vous devez certainement me faire ce cadeau.

— » Non, dit Mirecourt ; j'emporte ma biographie, et je la publierai. — Très-bien, dit Gabriel Roux, je la reproduirai. »

Sur ces entrefaites, paraissent les *Mémoires d'Alexandre Dumas*. L'habile romancier jette une même pierre à Granier, né au village de Cassagnac, et à Jacquot, né à Mirecourt. Ce dernier redoute une nouvelle lutte. Il veut écarter à tout prix ce papier timbré sur le dos raboteux duquel il est impossible de griffonner le moindre trait d'esprit. N'ayant

pas de journal à lui, il annonce ses biographies, quelques - unes du moins, pour faire pressentir à A. Dumas de quelle arme il se servira pour lui répondre.

A l'instant il reçoit la visite de Gabriel Roux.

— « Bonne affaire ! s'écrie l'éditeur affriandé en lui tendant les deux mains, bonne affaire ! » Sa face de... grenouille s'épanouit à vue d'œil ; il rejette, selon son habitude, lorsqu'il est satisfait, ses longs cheveux en arrière ; dans son ivresse, il danserait presque la *sarabande* sans se faire prier.

— « Que voulez-vous dire avec votre bonne affaire ? » réplique Mi-

recourt, ébahi de la joie de ce *monsieur Jovial* de la librairie.

— « Eh bien ! je veux parler de vos biographies ; seulement, au lieu d'en publier quelques-unes, je les publierai toutes ; car vous êtes là, mon cher, sur votre véritable terrain. Il n'est pas permis à un habile mineur, qui trouve un filon précieux, de s'arrêter sur sa route pavée d'or. Soyons de compte à demi dans cette affaire, et je vous paye, séance tenante, la biographie de notre ami Méry ; mais, au nom du ciel, ne vous arrêtez pas en si bonne voie !... piochez ferme ! »

Et Roux avance, avec plus d'élan cette fois, le billet de cinq cents

francs dû pour la biographie du troubadour phocéén.

— « Soit, répond Jacquot. Je consens à entreprendre cette œuvre : mais je déclare, avant tout, que je dirai la vérité, sauf à en subir les conséquences.

— » Bien entendu, » reprend notre éditeur, qui compte précisément sur le caractère acrimonieux de son homme de lettres pour battre monnaie et ajouter une tourelle et deux fermes à son château d'Auvergne.

Huit jours après, les *Contemporains* paraissent, ayant Méry pour chef de file.

Ils ne paraissent pas chez Gabriel Roux, qui prudemment ne veut être

que le bailleur de fonds de l'entreprise, mais chez Sartorius, honnête Allemand, réfléchi en affaires comme la plupart de ses compatriotes. Le calme du Saxon ne pouvait longtemps convenir à la pétulante activité de Mirecourt. Aussi, nul n'a été surpris de voir le tourbillonnant chroniqueur de nos illustres courtisanes enlever tout à coup ses biographies à son premier éditeur pour les porter au libraire Havard, dont il se promet merveilles.

Une anecdote en passant.

M. Lambert, avoué de Nancy, se trouvait dans les premiers jours de janvier 1848 chez Mirecourt, qui habitait alors une petite maison aux

Thernes. — C'était un partisan fanatique des croyances magnétiques. Depuis longtemps il tourmentait son hôte pour le décider à assister à une séance. Il avait, disait-il, découvert une somnambule d'une admirable lucidité.

A bout de prétextes et de refus, notre romancier cède. Il est mis en *communication* avec le sujet magnétique. C'était dans la rue Rambuteau, près de la Halle.

Interrogée par Mirecourt, la somnambule lui prédit des succès sans nombre en littérature. Elle pousse l'adulation au point que l'encens qu'elle lui lance au nez à trop fortes doses finit par lui soulever le cœur.

— « Assez, assez ! s'écrie-t-il, parlons d'autre chose ; parlons politique ! Que pensez-vous des affaires ?... »

— Ça va mal, ça va très-mal, répond le sujet. Une révolution terrible se prépare : avant six semaines on se battra dans les rues de Paris. La République sera proclamée. » Puis, s'interrompant tout à coup : « Connaissiez-vous le prince Louis-Napoléon ? demande-t-elle à Mirecourt... »

— Pas le moins du monde. — Tant pis, car il faut que je lui parle sans retard ; il est destiné à jouer un grand rôle dans les événements qui se préparent. La République ne vivra pas ; il sera proclamé empereur. »

Le lendemain, plusieurs person-

nes dînaient chez Mirecourt. C'était l'avoué Lambert ; Verteuil, secrétaire de la Comédie Française, et sa femme ; Marc Fournier et la sienne ; Souverain et Gabriel Roux, les éditeurs du maître de la maison.

On parle magnétisme, et l'histoire de la veille est remise sur le tapis. Ces messieurs, au moins en partie, ont toujours de l'esprit, beaucoup d'esprit, surtout après dîner, au dessert. Lambert, tourné, retourné, plaisanté sur tous les tons, leur dit très-sérieusement : « Eh bien ! messieurs, je parie que tout ce que cette femme a prédit arrivera ! »

Six semaines après, jour pour jour, surviennent les événements

de Février. — Plus tard ceux de Décembre.

En criant : Vive la République ! en écrivant même des hymnes à la liberté, aucun des convives n'a osé, que nous sachions, confier au vélin cette étrange prophétie.

Mirecourt, depuis le succès prodigieux de ses *Contemporains*, rêve jour et nuit, comme Voltaire, comme tous les grands écrivains des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, la publication de ses œuvres complètes. — « Il y aura là, dit-il à qui veut l'entendre, de quoi enrichir vingt libraires. »

En attendant, à l'en croire, le monde littéraire le supplie à mains jointes de publier un admirable

volume de poésies qu'il a en portefeuille.

Ses *Contemporains* ne seraient, d'après lui, que la préface d'une grande Histoire de la Littérature au XIX<sup>e</sup> siècle.

Enfin, on s'entretient de la prochaine apparition du grand journal quotidien dont il va avoir la rédaction en chef, et qui s'appellera : *Le Contemporain*.

L'entreprenant Boulé, de *l'Estafette*, en serait le directeur.

Plusieurs centaines de mille francs auraient déjà été souscrites.

Mais il ne faut pas confondre *souscrire* et *verser*.

Malgré la foi robuste de Mirecourt

en son futur journal, les capitaux ne se hâtent pas d'affluer.

L'apparition de la feuille excentrique est remise de jour en jour, de mois en mois.

Mirecourt, lui, ne s'est pas senti dans l'intervalle une seconde de défaillance... Écoutez-le ! Il doit arriver, il arrivera, c'est écrit là-haut.

Dans ses pérégrinations rapides à travers la capitale, il fait souvent la rencontre d'un de nos premiers artistes, Apelles ou Phidias, n'importe ! mais à coup sûr le plus distrait, le plus original des artistes qu'elle renferme.

« Bonjour, un tel ! lui crie chaque fois Mirecourt. Comment vous por-

tez-vous ? — Parfaitement. Et vous aussi, n'est-ce pas ? A propos, comment vous appelez-vous ? — Mirecourt. — C'est juste ; j'avais toujours pensé que vous aviez un habit bleu à boutons de métal jaune. »

Même observation à chaque nouvelle rencontre.

Est-ce distraction, originalité ou parti pris ?

Mirecourt s'y perd.

A tout hasard, il s'est décidé à éviter l'artiste *terrible* et à ne plus le saluer.

C'est qu'après tout, plaisanterie à part, il y a un peu de tout cela dans la muse de notre héros :

Une chlamyde bleue ;

Des paillettes de cuivre doré.

Il habite en ce moment une maison de la rue des Marais-Saint-Martin; son logement est au quatrième. C'est là qu'au sein d'une petite famille qu'il affectionne, le chroniqueur a établi sa manufacture de bonnes lames de Tolède, son laboratoire de poisons.

Son cabinet est presque un atelier d'artiste, une espèce de musée. Les armes, les tableaux y sont jetés pêle-mêle, dans un désordre étudié, qui n'est pas sans charme.

De vingt à trente-cinq ans il a été fort beau, dit-on; aujourd'hui encore sa figure spirituelle et fine respire la noblesse et le courage. Vieilli,

peut-être avant l'âge, par ses combats incessants contre le sort et surtout contre les hommes, il n'en a pas moins conservé la plus belle apparence de verdure.

La chronique scandaleuse ne l'a pas épargné. Et pourtant, toujours et partout il affiche hautement des sentiments de morale et de religion. A son insu, le séminariste revient sans cesse sur l'eau : témoin les diatribes contre Voltaire dont il sème avec tant d'amour presque toutes les biographies.

On a prétendu, cependant, dans le monde des bavards, que miss Cécily, des Variétés, n'avait si bien su son rôle dans *les Tables tournan-*

*tes* que parce que Mirecourt, l'un des auteurs, ne lui avait pas ménagé les répétitions dans le calme du plus infranchissable tête-à-tête.

N'a-t-on pas soutenu encore qu'il s'était emparé du cœur d'une bouquetière du Palais-Royal, qui malheureusement l'oubliait sans cesse dans son étalage. Avouons en passant qu'elle était fort jolie, et que, si notre héros avait quelques droits à son affection, il n'était peut-être pas le seul qui pût faire valoir les siens.

On a surtout fréquemment et longuement raconté que, prenant sans doute au sérieux sa particule de chrysocale, une délicieuse comtesse du plus noble des faubourgs n'avait

pas su imposer silence à ses sentiments, et s'était trahie maintes fois par de compromettantes démonstrations.

Que n'a-t-on pas dit, bon Dieu !  
Le monde est si méchant !...

Si, d'ailleurs, on veut à tout prix juger de la ressemblance avec l'original du portrait que nous offrons au public, qu'on aille le soir, à huit heures, au café Lemblin. On y surprendra le farouche chroniqueur jouant en simple mortel sa prosaïque partie de *domino* avec Verteuil, secrétaire de la Comédie Française.

Malgré cette allure pacifique, nous persistons à croire que nous avons eu raison de dire, en commençant

cette contre-biographie, que la fatalité avait placé un pamphlet dans le berceau de cet écrivain, et que l'esprit de ce pamphlet se multipliait aujourd'hui, se fécondait, se dédoublait en innombrables petits in-32!

Nous nous abstiendrons de longues réflexions au sujet des *Contemporains*; seulement, à la face de Mirecourt, nous dirons que le métier de biographe n'est ni le plus digne, ni le plus honorable de tous. Notre héros prétend le contraire : il imagine et crée, pour faire taire le cri de sa conscience, un biographe exempt de tout caprice, de toute jalousie, de toute passion !

En vérité, est-ce possible? Existe-

t-il un homme, un homme de lettres surtout, qui puisse se flatter de posséder toutes ces qualités réunies? S'il les possédait, ce ne serait pas un mortel, ce serait un ange. Or, rien ne ressemble moins à des anges que le personnel de l'espèce humaine en général, et celui du Parnasse de la cité Trévise en particulier (1).

Mirecourt se fait fort d'être indépendant dans ses esquisses contemporaines; c'est une prétention que nous lui dénions; car l'idée des *Contemporains* n'est pas même la sienne, elle lui a été inculquée par l'esprit rapace et sordide de son *commis-voyageur*. C'est avant tout

(1) Siège de la Société des Gens de Lettres.

une pensée mercantile de libraire, dans laquelle notre chroniqueur n'est entré que pour *un tiers*.

Et voyez déjà quelles rancunes il accumule sur sa tête!

Les partisans de Lamennais ne trouvent pas d'épithète assez injurieuse pour ce profanateur d'une tombe à peine fermée.

Jules Janin se laisse aller à des imprécations de portefaix en goguette.

Georges Sand s'indigne à juste titre de voir réduire sa statue d'écrivain sublime aux risibles proportions d'une poupée de grisette.

Émile de Girardin, qui, en vertu d'un jugement, a fait écrouer Mire-

court à Clichy, ordonne qu'on lui en ouvre les portes à la simple lecture d'une diatribe aigre-douce du pamphlétaire.

Et pourtant Girardin n'a peur de personne.

Mais, dans sa bonté inépuisable, il ne veut pas enlever un mari à sa femme, un père à ses enfants.

C'est bien.

*La Maison Alexandre Dumas et Cie* était l'exploitation littéraire d'un écrivain adolescent.

*Les Contemporains* sont l'exploitation littéraire d'un écrivain en pleine maturité.

Ces œuvres, publiées à dix années

d'intervalle, pivotent sur le même fonds : le scandale !

On pardonnait au jeune homme le scandale de la *Maison Alexandre Dumas et C<sup>ie</sup>*, on ne pardonne plus à l'homme mûr le scandale des *Contemporains*.

Mirecourt prétend écrire sans passions ; allons donc ! c'est humainement impossible : il s'aveugle lui-même. Non-seulement il est l'écho de ses propres représailles, de ses propres intérêts, ce qui est synonyme dans le métier des lettres, mais il répète encore mot pour mot tous les langages de haine qui circulent au cénacle de la rue de Trévise.

Il prépare une biographie dans laquelle il n'aura pas assez de louanges, dit-on, pour son président, M. Francis Wey, cet amphibie des lettres, qui barbote sur les atterrages de l'Institut et se promène sur la grève de tous les journaux fantaisistes !

Dans une autre, qui a vu le jour, il en prodigue davantage encore au baron Taylor, l'acquéreur de tableaux espagnols pour le compte du roi Louis-Philippe, le fondateur de toutes les loteries de bienfaisance artistique.

C'est un protecteur à soigner.

Nous ne relèverons pas le gant.

jeté à quelques-unes de nos plus grandes célébrités littéraires; nous n'avons pas à examiner si Mirecourt a tort ou raison de s'attaquer à elles; nous constaterons seulement que cet écrivain a besoin, par tempérament, par caractère, de voir poser devant lui des victimes de son adresse littéraire.

En visant à la tête, au cœur des personnalités illustres, *il se fait encore la main.*

Mais en fait, avec son caquetage brillant, avec sa phrase proprette, avec ses mots spirituels qu'il ramasse dans toutes les causeries, Mirecourt déroge; car, sans initia-

tive sérieuse dans ses haines, il n'est que l'écho mesquin d'une coterie de lettrés qui est loin de valoir celle qu'il attaque.

Avec son langage étincelant, avec son bavardage aux miroitantes facéties ravies à tous les foyers, à toutes les conversations, Jacquot, si bien nommé par acte de naissance, n'est plus un homme de lettres, c'est un bel oiseau au caquetage agréable, au plumage doré et diapré; encore ne faut-il pas trop l'approcher. En le considérant de près, on s'aperçoit que le bel oiseau n'a qu'un *plumage d'emprunt*.

Chacune de ses plumes est prise

dans l'écritoire de l'homme de lettres  
qu'il encense ou flétrit.

Jacquot est un perroquet paré des  
plumes..... du paon.



# JUGEMENTS !



Dans la lutte soutenue par Eugène de Mirecourt contre ses contemporains illustres, la justice a donné sa décision suprême. Plusieurs jugements ont été rendus ; les motifs sont la critique et la condamnation du pamphlétaire. Nous les publions *in extenso* ; on ne saurait donner trop de publicité à tout ce qui flétrit le nom de Jacquot.

M. MIRÈS

CONTRE

JACQUOT DE MIRECOURT



M. Jules Mirès avait porté plainte contre M. de Mirecourt. Remise une première fois, l'affaire est revenue à l'audience de la 6<sup>e</sup> chambre de police correctionnelle, le 1<sup>er</sup> avril dernier.

M. de Mirecourt a fait une nouvelle demande de remise, basée sur ce que M. Millaud avait, à son tour, porté une plainte en diffamation, mo-

tivée par le même article du journal *les Contemporains* qui a donné lieu à la plainte de M. Mirès. Cette seconde affaire devant être appelée à la quinzaine suivante, M. de Mirecourt demandait que, vu la connexité des deux plaintes, elles fussent classées au même jour.

M<sup>e</sup> Liouville, qui se présentait pour M. Mirès, s'est opposé à la remise, en insistant sur ce que les deux plaintes étaient complètement indépendantes l'une de l'autre.

M<sup>e</sup> Dyvrande, avoué, représentait M. Mirès, et a déposé des conclusions par lesquelles il demandait

20,000 francs de dommages-intérêts.

M. Jacquot de Mirecourt a fait défaut.

M. Dubuisson, imprimeur du journal, et compris dans la plainte, était seul présent.

M<sup>e</sup> Liouville a soutenu la plainte de M. Mirès.

M<sup>e</sup> Rivière a présenté la défense de M. Dubuisson.

Le tribunal, présidé par M. Dubarle, après avoir entendu M. Try, substitut, en ses conclusions, a rendu le jugement dont voici le texte :

« Attendu que Mirès, par exploits en date des 17 mars 1857, a cité Jac-

quot dit Mirecourt devant le tribunal de police correctionnelle, à raison des diffamations dont il se serait rendu coupable envers lui dans divers articles insérés dans le journal *les Contemporains*, dont il est l'auteur, notamment dans les numéros des 10 mars et 24 mars dernier ;

» En ce qui touche l'article du 10 mars et l'épisode qualifié d'*infamie de presse* par Mirecourt, épisode qui constituerait une sorte de manœuvre déloyale employée pour se faire remettre de l'argent,

» Attendu que rien dans l'article n'est de nature à faire considérer

que Jacquot dit Mirecourt a eu l'intention de faire allusion à Mirès et de lui imputer d'avoir été l'auteur des manœuvres dont il s'agit ;

» Attendu, dans ces circonstances, que l'article en question ne peut être considéré comme constituant au préjudice de Mirès le délit soit de diffamation, soit d'injure ;

» En ce qui touche l'article du 24 mars, intitulé : *Lettre à M. Jules Mirès*,

» Attendu que cet article, dans son ensemble, est une longue diatribe dirigée contre M. Jules Mirès, et dans laquelle Jacquot dit Mire-

court, revenant sans cesse sur *les tripotages financiers, sur les manœuvres impures des traitants auxquels les chambres de justice faisaient rendre gorge*, a eu évidemment en vue d'appliquer à Mirès, et aux moyens par lesquels celui-ci aurait fondé sa fortune, les expressions dont il se sert ;

» Attendu que cette intention ressort plus évidente encore de cette phrase dans laquelle Jacquot dit Mirecourt prétend qu'il a le droit de parler, parce que la France souffre, et qu'elle souffre par le fait de Mirès et de ceux qui lui ressemblent ;

» Attendu qu'une pareille imputation, qui pourrait avoir pour résultat d'appeler sur celui qui en est l'objet l'animadversion et le mépris publics, est de nature à porter atteinte à l'honneur et à la considération de Mirès, et constitue le délit de diffamation prévu et puni par l'art. 18 de la loi du 17 mai 1819;

» Attendu que Dubuisson, en sa qualité d'imprimeur, s'est rendu complice du délit commis par Jacquot dit Mirecourt, en lui fournissant le moyen de le commettre;

» Faisant application à Jacquot dit Mirecourt et à Dubuisson des

dispositions de l'article précédent de la loi du 17 mai 1819 et des articles 59 et 60 du Code pénal, les condamne, savoir :

» Jacquot dit Mirecourt à 500 fr. d'amende ;

» Dubuisson à 200 fr. d'amende ;

» Statuant sur les dommages-intérêts,

» Attendu qu'un préjudice a été causé et que le tribunal a les éléments nécessaires pour en apprécier l'importance ;

» Condamne Jacquot dit Mirecourt à payer à Mirès, à titre de dommages-intérêts, la somme de 1,000 fr. ;

» Dubuisson à payer au même titre à Mirès la somme de 200 fr.;

» Les condamne solidairement aux frais ;

» Fixe la durée de la contrainte par corps à une année pour Jacquot dit Mirecourt et à six mois pour Dubuisson. »

MM. E. Mirecourt et Dubuisson formèrent opposition à ce jugement, et se présentèrent devant le tribunal pour soutenir leur opposition, et en même temps pour répondre à une nouvelle plainte de monsieur Mirès, relative à un article

inséré dans le journal *les Contemporains*, le 7 avril.

Le tribunal a rendu son jugement en ces termes :

« Le tribunal,

» Statuant tant sur l'opposition formée par Jacquot dit de Mirecourt au jugement par défaut du 1<sup>er</sup> avril que sur la plainte nouvelle portée par Mirès ;

» Attendu que le but de la législation de 1819 a été d'empêcher notamment que l'histoire ne dégénérât en pamphlet et la biographie en libelle, et que dans ce but elle a voulu que la vie privée fût murée ;

» Que si les tribunaux, dans de certaines œuvres, peuvent tolérer de certaines exagérations de style et de certains écarts d'expression que réprouve d'ailleurs le bon goût, le devoir des tribunaux est de sévir quand, dans ces œuvres, se produisent ou l'injure ou la diffamation avec les caractères que la loi a posés comme constitutifs du délit qu'elle a voulu punir ;

» Attendu que la sévérité de la justice doit augmenter à proportion de la persistance coupable que met le prévenu à redoubler ses attaques ;

» En fait , et sur l'opposition formée au jugement par défaut du 1<sup>er</sup> avril ,

» Attendu que Jacquot dit de Mirecourt ne s'est pas disculpé du délit de diffamation relevé à sa charge ; que le tribunal , dans son premier jugement , a justement appliqué la loi et apprécié le chiffre des dommages-intérêts dus à Mirès ;

» A l'égard de la nouvelle plainte portée par Mirès, à raison de l'article inséré dans le numéro portant la date du 14 avril du journal *les Contemporains*, article dont Jacquot

dit de Mirecourt se reconnaît l'auteur,

» Attendu qu'au cours de cet article, après avoir prévenu Mirès qu'il basculerait d'une façon honteuse sur la balance de l'honneur, Jacquot dit de Mirecourt, reproduisant un passage d'un ouvrage de Proudhon, passage qu'il déclare lui-même diffamatoire, et qu'il s'approprie en l'approuvant et le publiant, impute à Mirès d'imiter ces hommes qualifiés de la *haute pègre*, qui, pour acheter l'éloge ou le silence des journalistes, leur remettent des primes produites par des actions que ces

journalistes n'ont ni achetées ni vendues ;

» Que, plus loin, Mirecourt avertissant Mirès du danger qu'il peut courir en s'adressant, pour demander réparation de diffamations, à la justice, qui sévit contre les coupables, lui impute de côtoyer les frontières du Code pénal, et, déguisant sous la forme de langage la plus transparente l'accusation qu'il porte contre lui, l'accuse de se livrer aux manœuvres qui constituent l'escroquerie ;

» Que ces imputations de faits de nature à porter atteinte à la consi-

dération de Mirès constituent le délit de diffamation ;

» Que, dans ce même article, le prévenu qualifie Mirès de cabotin financier, écorce de Turcaret, arrogant parvenu ;

» Que ces expressions sont des termes de mépris qui constituent le délit d'injure ;

» Que Jacquot, dit de Mirecourt, s'est donc rendu coupable des délits punis par les articles 18 et 19 de la loi de 1819 ;

» Que M. Dubuisson, en sa qualité d'imprimeur, s'est rendu complice desdits délits en fournissant

sciemment à de Mirecourt les moyens de les commettre, faits prévus par les articles 59 et 60 du Code pénal ;

» Statuant sur les dommages-intérêts,

» Attendu qu'un préjudice a été causé à Mirès et qu'il lui en est dû réparation ;

» Attendu que le tribunal a les éléments nécessaires pour en apprécier le montant ;

» En la forme, reçoit Jacquot opposant au jugement par défaut du 1<sup>er</sup> avril ; au fond, le déboute de son opposition, ordonne que ce juge-

ment sera exécuté selon sa forme et teneur ;

» Sur la nouvelle plainte, condamne Jacquot dit de Mirecourt à quinze jours d'emprisonnement, 500 francs d'amende et 2,000 francs de dommages-intérêts envers Mirès ;

» Condamne Dubuisson par défaut à 300 francs d'amende et 300 francs de dommages-intérêts envers Mirès, fixe à un an la durée de la contrainte par corps ;

» Et les condamne solidairement aux dépens. »

---

M. GUSTAVE PLANCHE  
CONTRE  
JACQUOT DE MIRECOURT



Le 25 mars précédent, la même chambre du tribunal correctionnel avait jugé M. de Mirecourt sur la plainte de M. Gustave Planche.

M<sup>e</sup> Desmarets a soutenu la plainte de M. Gustave Planche.

M. Jacquot de Mirecourt a présenté lui-même sa défense.

Le tribunal, présidé par M. Dubarle, et sur les conclusions conformes de M. Try, substitut, a prononcé le jugement qui suit :

« Attendu que, sur la plainte de Gustave Planche, Eugène Jacquot, dit de Mirecourt, est inculpé de diffamation à l'occasion d'une brochure dont il se reconnaît l'auteur, contenant la biographie de Gustave Planche ;

» Attendu que cette brochure ne renferme pas seulement une appréciation littéraire du mérite de Gustave Planche, envisagé comme écrivain critique, mais encore une multitude de faits et d'anecdotes dont l'exactitude est énergiquement contestée par Gustave Planche, et qui tendent, pour la plupart, à le présenter sous un aspect ridicule ou cynique ;

» Attendu qu'à la page 46 de la brochure, Jacquot, dit de Mirecourt, impute à Gustave Planche d'avoir, *par ses audaces*, poussé à bout une femme mariée, et que ce fait, bien que présenté sous une forme hypothétique, n'en est pas moins de nature à porter atteinte à sa considération et à son honneur, et constitue une diffamation ;

» Attendu que, dans d'autres et nombreux passages, Jacquot dit Mirecourt reproche à Gustave Planche sa sécheresse d'âme, sa sensualité, *son intempérance, son absence de tenue, sa malpropreté et son cynisme* ;

» Que de pareilles allégations, qui

s'appliquent à la vie privée, et qui font la critique, même injuste, passionnée ou fausse, des habitudes d'un individu, ne sauraient cependant porter dans le sens de la loi une atteinte sérieuse à son honneur et à sa considération, et ne peuvent être considérées que comme de simples injures, aggravées, il est vrai, par la publicité qu'elles ont reçue;

» Attendu que Jacquot dit de Mirecourt a le tort grave, dans ses publications, de faire de continuelles incursions dans le domaine de la vie privée; que si le dédain ou le silence doivent le plus souvent faire justice de ses attaques, néanmoins elles doivent être réprimées par les tri-

bunaux dès qu'elles dépassent les bornes dans lesquelles la critique doit toujours se renfermer, soit qu'elle s'adresse aux œuvres de l'intelligence et de l'art, soit qu'elle s'applique aux actes de la vie;

» Attendu que les passages relevés dans la brochure incriminée constituent les délits de diffamation et d'injures publiques prévus et punis par la loi du 17 mai 1819;

» Le tribunal, en faisant application à Jacquot dit de Mirecourt, le condamne en 500 francs d'amende.

» Statuant sur les conclusions de Gustave Planche, partie civile,

» Attendu qu'aucuns dommages

intérêts ne sont réclamés, dit n'y avoir lieu à statuer;

» Déclare bonne et valable la saisie qui a été faite des exemplaires de la biographie de Gustave Planche,

» Et ordonne l'insertion du présent jugement dans deux journaux, au choix de Gustave Planche, et aux frais de Jacquot dit Mirecourt;

» Condamne Jacquot Mirecourt en tous les dépens. »

FIN.



ibliothèque  
té d'Ottawa  
héance

The L  
University  
Date

24-6-83

~~1983~~ JUN 16 '83

-108

64

7

HAMPS, T BIOGRAPHIE

376

